

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 16 (1878)  
**Heft:** 33 [i.e. 34]

**Artikel:** La mare de bouillon : [suite]  
**Autor:** Laurence, J.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-184826>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

lit comme une masse inerte. C'est dans le but de venir en aide à cette famille si cruellement éprouvée et de faire confectionner cet appareil, qui permettra à son chef de se mouvoir, d'aller respirer le grand air et y puiser des forces, de se livrer même à quelque occupation, que nous ouvrons une souscription.

Les dons peuvent être adressés au *Bureau du Conteur Vaudois*, rue Pépinet, 3, à Lausanne.

Nous avons déjà reçu : de M. le Dr Recordon, fr. 20; — M. Bernard, fr. 5; — M. Rogier, avocat, fr. 5; — M. R..., fr. 5; — M. L. Demont, fr. 2; — Mlle H. Grandguillaume, fr. 2; — Marie Brunner, fr. 1; — L. Monnet, fr. 5; M. Cuénoud, directeur, 2 fr. — Total, fr. 47.

*Exposition universelle.* — Au rond-point de la section des Etats-Unis, et comme un hommage rendu à l'une des sources de l'état florissant d'une grande et intelligente nation, se dresse un trophée d'instruments aratoires, des faisceaux de pelles, de pioches et de bêches, célébrant les conquêtes pacifiques de ces hardis pionniers du Nouveau-Monde qui vont défricher les solitudes de la plaine et qui étendent chaque année les domaines de la civilisation et des productions agricoles. Regardez ces haches dont l'acier bien trempé scintille à travers une immense vitrine. Ce ne sont pas des armes meurtrières. Elles ne doivent abattre que des forêts vierges pour les remplacer par des cultures fécondes.

On remarque entr'autres une serpe et une charue exposées par l'*Union universelle de la Paix* de Philadelphie, qui ont une légende intéressante. Dans un meeting tenu par la société, l'un des orateurs avait invité les hommes de guerre à réaliser la phrase biblique : « Un jour viendra où de leurs épées ils forgeront des charrues, et de leurs lances des serpes... » Séance tenante, deux officiers supérieurs, les colonels A. Grensel et B. Franklin, se présentèrent en déclarant qu'ils avaient mis leurs épées au service de la république contre la rébellion, mais que la guerre de sécession finie, ils en faisaient de grand cœur hommage aux membres de l'*Union*. D'autres armes furent envoyées à la société, quelques-unes encore teintes de sang, parmi lesquelles un sabre offert par la veuve d'un soldat qui voulait se défaire d'une épée lui rappelant la mort de son mari.

C'est avec ces envois qu'ont été fabriquées la charue et la serpe figurant au Champ-de-Mars. Chaque jour, la foule s'arrête à lire avec émotion les devises pacifiques dont elles sont ornées et qui racontent leurs glorieuses origines.

Une exposition d'un genre tout différent est celle des dentistes de Baltimore et de Philadelphie. Toutes ces mâchoires artificielles, mises en mouvement par un mécanisme caché, font d'horribles grimaces et s'ouvrent avec des appétits féroces. Instinctivement, les visiteurs font un bond en arrière, de peur d'être broyés par ces canines, ces molaires et ces in-

cisives monstrueuses. On comprend, à présent, la gourmandise des Yankees, ayant à leur service de semblables crocs pour fonctionner à table. Donnez un coup d'œil aussi aux cols, manchettes, robes en papier du pays, faisant le désespoir des blanchisseuses et la satisfaction des petits ménages d'outremer. Grâce à cette mode économique, qui a déjà fait en partie son apparition en France, la femme peut tenir à son mari ce langage consolateur :

— Mon ami, je tombais en lambeaux et j'avais besoin d'une robe à trente sous le rouleau. Je me suis fait retapisser pour trois francs cinquante...

### Trompelmort.

On gaillâ sè crayâi malâdo; ma diabe lo pas que l'étâi. L'avâi dza consurtâ on part dè mâidzo que lâi aviont ti de que l'étâi solido coumeint 'na rotse. Tot parâi lè volliâvè pas crairè; enfin quiet! l'étâi on boccon timbrâ. Lè dzouvenès dzeins, po s'amusâ, lâi desont: Pourro Trompelmort, vo z'êtès fotu! et cein lâi fasâi adé mé crairè que l'étâi malâdo.

On dzo, retorné vai lo mâidecin. Lo mâidzo que savâi que l'étâi on mi-fou, lâi fâ: Eh bin vâi, vo z'âi rudo dè mau; veilli-vo que lo souquiet vo re-preingnè pas, kâ âo satiêmo *hoque* vo z'êtès moo.

L'autro s'ein va tot tristo et vouaiquie lo souquiet que lâi vint et coumeint passâvè dévânt on pérâi de bio peres colliards, sè peinsâ: tant pis se mè mettont lo tranguelion, mâ dü que vé mourî, vu m'ein regalâ onco on iadzo, et grimpè su lo pérâi.

Lo souquiet lo tagnâi adé, et comptâvè lè *hoque*. Ao satiêmo, sè peinsâ: mè vouaiquie moo, et mon fou sè laissè dégringolâ avau et ne rebudzè pas.

On moment après dâi dzeins que passâvont lo viron quie étâi et sè désiront: lo faut eimportâ. Adon couilliront cauquiès gros coutiâo à ne n'adze, po ein féré on espèce dè suvîre, mettront lo lulu des-sus et l'eimportiront.

Trompelmort que sè crayâi moo, ne remouvè pas on dâi et sè laissivè féré.

Arrevâ à 'na craijâ, clliâo que portâvont, qu'étiiont dâo défrou, ne saviont pas quin tsemin faillâi preindre et coumeint l'étiiont arretâ sein savâi pè iô allâ, Trompelmort lâo fâ: dè mon viveint, pregné à gautse, mâ ora que su môo, allâ iô vo voudra.

### La mare de bouillon.

#### IV

— Ecoutez bien, monsieur Dalbret, je ne suis qu'un paysan, toutefois moins rustre que les autres, car mon père, qui est riche, m'a mis quelques années au collège de Coutances. J'en sais assez pour me battre comme un monsieur. Nous nous battons au pistolet, et je vous tuerais.

— Savez-vous à qui vous vous adressez, mon pauvre enfant? répliqua Albéric d'un ton de commisération qui ne fit qu'enflammer davantage l'impétueux amoureux d'Henriette.

— Que m'importe!...

— Mais j'abattraï du premier coup le coq planté sur le haut de votre clocher. Laissez-moi donc, car s'il ne me plaît pas d'être arrêté sur le chemin par un garçon de votre sorte, il me conviendrait encore moins de l'assassiner.

— Cependant je ne souffrirai pas que vous revoyiez Henriette.

— Il faudra pourtant bien vous y résigner.

— Alors nous allons nous battre comme des paysans, puisque vous refusez de me traiter en égal.

— Quelle fougue! s'écria Albéric, toujours maître de lui en parant un coup de poing.

Les façons de M. Dalbret étaient peu faites pour calmer les fureurs jalouses de Georges qui se rua une seconde fois sur son adversaire.

Ils se trouvaient tous les deux au bord de l'étang; la nuit était noire. Albéric en se reculant pour se défendre de cette nouvelle agression, glissa dans l'eau fort haute à cette place. Georges entendit la chute de son corps, et tout d'abord se réjouit d'un événement qui le débarrassait de son rival.

« Meurs, misérable, toi qui, n'ayant plus même l'excuse de la jeunesse, voulais déshonorer la beauté, la grâce; toi qui voulais souiller l'innocence! Ah! maudits ces séducteurs qui ne savent que tromper et laisser dans le deuil les créatures charmantes auxquelles ils ont souri un jour, meurs beau don Juan, comme on t'appelle à Granville, du moins tu ne feras plus de mal! »

Sa première exaltation passée, Georges revint à des sentiments plus humains. Ce serait un crime de laisser ainsi périr M. Dalbret, et il se le reprocherait plus tard. Il n'avait déjà que trop tardé à le secourir. Il courut à un endroit où il pensait trouver une barque. La barque était, en effet, amarrée au rivage. Il la détacha, prit les avirons et nagea en toute hâte jusqu'à l'endroit où M. Dalbret avait disparu.

Rien ne s'entendait à cette place; rien ne bougeait. Georges angoissé appela M. Dalbret en promenant sa rame au fond de l'étang. Aucune voix ne lui répondit et sa rame ne rencontra aucun corps. De plus en plus inquiet, Georges attacha la barque à son amarre et, se débarrassant de ses vêtements, il plongea à plusieurs reprises, malgré l'obscurité et au risque de se noyer lui-même; cependant ses recherches n'amenèrent point de résultat. Le découragement s'empara de lui.

Le tonnerre commençait à gronder sourdement, de vifs éclairs illuminaient à intervalles la surface de la mare. Georges ne pouvait plus maintenant espérer de retrouver vivant le malheureux Albéric. Il reprit les avirons pour chercher son corps à la lueur des éclairs.

L'orage éclata bientôt avec force. La foudre dessinait au-dessus de la mare des zigzags enflammés, et faisait entendre sans relâche son bruit terrible; un vent furieux tordait les roseaux et les plantes qui émergeaient de l'eau, soulevait des vagues dans ce petit lac ordinairement tranquille et imprimait au bateau des mouvements peu rassurants. Des torrents de pluie tombaient; la nature en révolte, semblait se venger ainsi du soleil, qui, depuis quelques jours, lui versait sans mesure la chaleur, traversant et fendillant la terre de ses rayons ardents.

Tous les habitants du village étaient rentrés dans leurs maisons; il eût été bien inutile de les appeler à l'aide; la voix de Georges se serait perdue au milieu du fracas des éléments.

Georges, d'ailleurs, n'eut pas l'idée de crier au secours. Il était trop tard à cette heure. La mort avait déjà saisi sa proie. Tout ce qu'on pouvait espérer c'était de retrouver ce corps d'où l'âme était partie.

Et Georges cherchait, fouillait avec sa rame le fond du lac, sans remarquer les soubresauts de sa barque sur les lames, sans sentir la pluie qui traversait ses vêtements, sans s'inquiéter de la foudre qui éclatait au-dessus de sa tête; sans que parvinssent même à ses oreilles les roulements du tonnerre ni les déchaînements du vent.

Mais l'orage s'apaisa, l'atmosphère redevint calme, les étoiles reparurent dans le ciel rasséréné, avant que le malheureux eût découvert le corps de M. Dalbret. Sans doute l'orage l'avait roulé dans quelque fond rempli de végétation, et les plantes l'enveloppaient et le retenaient dans leurs fils solides.

Le jour commençait à paraître quand Georges se résigna à abandonner sa tâche.

Alors il s'enfuit jusqu'à la maison où demeurait son père. A partir de ce moment, la vie de Georges Moissej devint une

vie de torture: non-seulement il se reprochait la mort de l'infortuné parisien; non-seulement le remords troublait son sommeil, écartait de lui toute joie; il se disait encore en frémissant, qu'il pourrait être appelé un jour sur les bancs de la cour d'assises. Il suffisait pour cela que le lac rendit un jour le corps de M. Dalbret et que quelqu'un les eût remarqués tous les deux au bord de la mare, le soir de la disparition de celui-ci. Nul n'ignorait dans le village la passion impérieuse de Georges Moissej pour Henriette Pilon. Les gars s'écartaient prudemment, redoutant la furieuse jalousie de Georges; mais ceux-là n'en étaient que plus à craindre; ils pouvaient le soupçonner d'avoir fait disparaître un rival et l'accuser d'un crime.

Que répondrait-il enfin à la justice si cette accusation venait à se produire?

Une telle pensée le rendait fou.

(A suivre)

L'ex-général Bordone vient de publier une très-intéressante biographie de Garibaldi, racontant sa vie, ses aventures, ses combats.

Voici une anecdote, entre autres, qui se passe de commentaires; il est difficile de la lire sans émotion:

« Un soir de l'année 1861, pendant que, avec quelques amis qui étaient venus se reposer auprès de lui des fatigues de la dernière campagne, il achevait une partie de boules sur la petite esplanade qui est devant la façade de sa maison, son berger sarde vint à rentrer avec ses brebis.

Garibaldi connaissait toutes les bêtes de son troupeau et leur avait donné des noms; il les regardait rentrant à l'étable, lorsqu'il s'aperçoit qu'une d'elles avait mis bas sans que son agneau fût auprès de la mère ni sur les bras du berger; il demanda à celui-ci l'explication de ce fait.

Le berger répondit que l'agneau s'était égaré et qu'il l'avait vainement cherché pendant longtemps.

— Oh! la pauvre petite bête, dit le général. Elle va devenir la proie des fauves; messieurs, allumons un cigare et allons à sa recherche; à nous tous, nous la retrouverons certainement.

La nuit tombait, et une promenade au milieu de cet amas informe de blocs granitiques, sans sentiers tracés, qui forme l'île de Caprera, n'eût pas été sans dangers si l'on ne s'était muni de lanternes; et voilà les anciens officiers de Rio-Grande, de Montevideo, de Rome, de Varèse, de Calatafimi et du Volturno allant, à la suite de leur général, à la recherche de l'agneau.

On ne trouvait rien; Garibaldi avait beau imiter le bêlement de la mère, pas de réponse.

Il y avait plus d'une heure que cela durait, la nuit était obscure et plus d'un éclaircir était resté en route ou avait déjà regagné l'habitation.

Allons, il faut y renoncer, dit Garibaldi qui regrettait peut-être d'avoir causé à ses amis une fatigue inutile. Rentrons; le pauvre petit est déjà dévoré sans doute.

Et on regagna le logis.

Le lendemain matin, l'ami qui avait l'habitude d'entrer dans la chambre du général dès quatre heures, avant le jour, fut fort étonné en arrivant de le trouver profondément endormi; il se retira sans